

ProNaturA
FRANCE

- Pour la biodiversité domestique et sauvage -

La lettre de PRONATURA

Opistognathus aurifrons Le puisatier à front jaune

Le Maine Coon

Premier chat de race en France

La rouge du Roussillon aujourd'hui

La Montbéliarde

Une laitière polyvalente au regard charmeur

Trois exemples de maintenance de "serpents" (2ème partie)

La vipère à cornes (*Cerastes cerastes*)

L'âne de Provence

L'âne de la crèche, l'âne d'Alphonse Daudet ...

Décembre
2019

facebook
Pronatura France

twitter
@pronaturaf

ProNaturA France est une fédération française d'associations, d'entreprises et de particuliers qui oeuvrent pour une Protection non anthropomorphiste de la Nature et des Animaux. www.pronatura-france-fr



Éditorial

La tyrannie des minorités ! Ouvrez les yeux !

Il ne se passe plus une semaine sans que, à la radio, à la TV, on entende les vociférations de soi-disant « protecteurs de la nature et des animaux » qui viennent nous donner des leçons de morale et tenter de nous culpabiliser :

« il est inhumain de maintenir des animaux en captivité ; de manger de la viande ; d'utiliser les animaux pour les loisirs, le travail... Monter à cheval est une torture pour l'animal ; l'existence des chiens guides de handicapés de la vue est comparable à celle vécue par les esclaves noirs (Klaus Petrus, philosophe suisse) ... Il faut supprimer les élevages » clament-ils ! Ceci avant d'aller chercher leurs gamins à l'école, au volant de leurs 4 x 4 pour les emmener au fast food du coin dévorer d'infâmes steaks de soja et autres saloperies dont la fabrication pollue autant que ce qu'ils dénoncent par ailleurs. Et avec la main sur le cœur, ils affirment agir pour le bien de nos enfants. Ils oublient, bien sûr, de préciser que leurs organisations sont pilotées et financées par des multinationales impliquées dans l'alimentation du futur (viande artificielle, insectes ...).

A la question « si on supprime les élevages bovins, que fera-t-on des animaux ? » J'ai entendu, il y a quelques jours, une végane claironner sans sourciller « il suffit d'attendre qu'ils meurent de vieillesse ! ».

Restons polis ... Mieux vaut en rire.

Ras le bol !

Moi aussi j'aime les animaux ; j'ai un chien, vieux et très malade, et je fais tout pour le soigner ; j'ai des poissons et je les soigne également (alors que les euthanasier et les remplacer me coûterait beaucoup moins cher !).

Moi aussi je m'élève contre les mauvaises conditions d'élevage et d'abattage ; ce n'est pas digne de l'Homme.

Mais on ne me contraindra jamais à adopter des principes aussi stupides que ceux des végétariens même en cherchant à me faire culpabiliser.

Il serait temps d'arrêter de penser que nous n'avons à faire qu'à quelques bobos écolos.

Ce sont de grandes organisations riches, puissantes, écoutées par les médias (prêts à tout pour faire le buzz) et les politiques (prêts à tout pour se faire élire ou réélire) qui possèdent un véritable pouvoir de nuisances.

Ce n'est pas en restant confortablement installés dans leur coin à la tête de leur petit élevage, quel qu'il soit, que les éleveurs pourront lutter.

Ce n'est pas en clamant haut et fort qu'ils reproduisent, voire réintroduisent dans la nature, des espèces menacées que les éleveurs seront mieux considérés.

Ce n'est pas en organisant des manifestations, pourtant souvent très prisées par le grand public, que les éleveurs seront protégés.

Alors réveillez-vous ! Ouvrez les yeux ! Prenez enfin conscience de ce qui se passe actuellement. La seule façon d'être efficace consiste à se regrouper, quelles que soient les spécialités, de façon à former un bloc capable d'agir à tous les niveaux.

Nous sommes tous dans la même galère alors il est temps d'oublier les éternelles et bien françaises querelles de clochers.

Sinon ? Et bien sinon, il ne nous restera à montrer à nos enfants que des photos et des vidéos de nos volières, aquariums, terrariums ... Triste spectacle.

Avons-nous le choix ?

Réagir c'est bien, agir c'est mieux !

VOUS avez le choix !

Que ceci ne vous empêche pas de passer d'excellentes fêtes de fin d'année. C'est ce que vous souhaite sincèrement ProNaturA France.

Jean-Jacques Lorrin

Sommaire



4

Le Maine Coon

(Maine Coon Club
de France)



24

3 exemples de maintenance de serpents

2^e partie
(Robert Allgayer)



10

Opistognathus aurifrons

(Robert Allgayer
Fédération
Française
d'Aquariophilie)



27

L'âne de Provence

(Elisabeth Bignon
Association de l'âne
de Provence)



14

Le rouge du Roussillon aujourd'hui

UPRA Lacaune



31

Le mouton des landes de Bretagne



19

La Montbéliarde



32

Transhumance

Hubert Germain

Quadrimestriel édité par *ProNatura France* - Association déclarée après du tribunal de Illkirch-Graffenstaden

Correspondance : Jean-Jacques Lorrin 11, allée des Pins 24130 La-Force - 06 72 39 69 61 - secretaire@pronatura-France.fr

Courriel : president@pronatura-france.fr - Site internet : <http://www.pronatura-france.fr>

Siège social : Mairie de Breitenbach (68380)

Directeur de la publication : Pierre Channoy - president@pronatura-france.fr

Responsable de la rédaction : Jean-Jacques Lorrin - webmaster@pronatura-france.fr

Parution : décembre 2019 - Imprimé par Pixartprinting via 1° Maggio, 830020 Quarto d'Altino VE - Italie

Dépôt légal à la parution - ISSN 2265-9803 - Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans autorisation de *ProNatura France*, sauf aux Associations affiliées avec mention de l'origine et de l'auteur

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs

Maquette couverture : Olivier Colat-Parros - Photo couverture : *Opistognathus aurifrons* (Robert Allgayer)

Le Maine Coon



Chatterie de LUENGONI

Le Maine Coon est aujourd'hui le premier chat de race en France au regard du nombre des pedigrees, plus de 13000 en 2018, soit plus de 32,26% du nombre total des pedigrees félines délivrés par le LOOF, le Livre Officiel des Origines Félines qui est seul habilité par le ministère de l'agriculture à délivrer les pedigrees des chats de race en France.

Les statistiques félines

Le chiffre de progression de la race augmente significativement d'année en année, sans même parler du nombre non moins important de ceux qui, en s'en cachant à peine proposent, sur les réseaux sociaux, des chats à moindre coût sans pedigree. La deuxième race féline en nombre de pedigrees est le chat Sacré de Birmanie. Mais elle arrive loin derrière le Maine Coon avec 5000 pedigrees soit 11,59% des pedigrees délivrés. Quant à l'ancien roi des chats de race, le Persan, il est maintenant détrôné depuis 8

ans. La bascule s'est faite en 2011 avec 4840 pedigrees délivrés pour le Maine coon et 4222 pour le Persan. Le Sacré de Birmanie était alors en troisième position. Il est à son tour passé devant le Persan en 2012. Enfin en 2016, c'est le Bengal qui a pris la troisième place. Après les deux premières races séparées par l'écart significatif que nous avons vu, le comparatif des pourcentages de pedigrees en 2018 donne en troisième position le Bengal avec 7,74%, en quatrième position le persan avec 6,43 %, en cinquième position, le Ragdoll qui est aussi un chat qui monte dans les statistiques avec 5,85% (il faut rappeler qu'en 2003 on ne notait

que 76 naissances alors qu'on en est aujourd'hui à 2505). En sixième et septième positions, on trouve deux grands classiques à poil court, le British Shorthair avec 5,58% et le Chartreux avec 5,21%. Viennent enfin les deux chats à poil mi-long que l'on peut considérer visuellement comme des cousins du Maine Coon, le Norvégien avec 4,10% et le Sibérien (également une race qui monte de 32 en 2003 ils sont en 2018 à 1398) avec 3,27%. On a là les neuf premières races félines en France sur un total de 74 races pour lesquelles le LOOF délivre les pedigrees des chats de race.



Le Maine Coon en France depuis quand ?

Le Maine coon est un chat importé. La race est originaire des Etats-Unis. Mais le premier Maine Coon qui pose une patte en France en 1981 venait d'Allemagne. C'était un Maine Coon Noir et blanc qui s'appelait Charly. Il venait de la chatterie allemande Silvercoon. Il devint le reproducteur de la chatterie Landrycoon, la première à faire naître des chats Maine Coon en France. Ce sont les grands parents de Charly qui venaient des États-Unis. Il faut dire, que dix ans avant la France, les premiers Maine Coon étaient arrivés en Allemagne notamment du fait qu'y étaient encore stationnés des militaires américains parmi lesquels figura pendant deux ans et demi le lieutenant colonel des services sanitaires Mary (Coonie) Condit. Élevant des Maines Coon aux USA sous l'affixe Heidi Ho, elle avait amené ses chats avec elle, dans son cantonnement de Stuttgart. On retrouve ce célèbre affixe dans nombre de pedigrees anciens d'autant plus que Connie avait réussi un peu par hasard, comme elle l'a dit elle-même, à fixer dans les années 1970 un type de chats qui se ressemblaient beaucoup, avec un look sauvage très apprécié

dans les expositions félines des USA et que l'on appela les clones. Des descendants de ces chats figurent dans la plupart des premiers pedigrees de Maine Coons importés en Europe. Cependant l'élevage français resta longtemps confidentiel, limité à quelques chatteries avant que quelque passionnés français ne fassent dans les années 1990 le voyage aux USA pour importer directement leurs reproducteurs des chatteries américaines en vue. Certains éleveurs des USA, qui étaient également des juges félines comme Barbara Ray de la fameuse chatterie Willowplace venaient également fréquemment dans les expositions félines européennes et amenaient avec eux les chats qui leur avaient été commandés ou des sujets qu'ils désiraient céder à des éleveurs européens notamment au Danemark et en Allemagne. C'est ainsi que la race des Maine Coon se répandit d'abord très lentement en Europe de l'Ouest pendant une vingtaine d'années ainsi que, d'abord en nombre encore plus réduit en Europe de l'Est notamment, en Pologne, en Hongrie et en Tchéquie. Les autres terres d'implantation furent également le Japon, l'Australie et l'Afrique du Sud avec la présence de quelques rares chatteries.

L'explosion de la race non seulement en France mais partout au niveau mondial durant les dix dernières années est sans aucun doute à mettre en relation le développement des réseaux internet. Ils favorisent la communication quelle que soit la distance et surtout permettent la diffusion, sans limite, de fichiers photos. Chaque chatterie peut mettre en scène ses sujets avec des photos prises sous le bon angle, sans parler de clichés habilement retouchés. On ne saurait donc que conseiller aux futurs acheteurs de ce chat devenu un peu trop à la mode d'aller sur place - et cela quelle que soit la distance - dans les chatteries qui les intéressent pour voir à quoi ressemble réellement le sujet qu'ils souhaitent acquérir ainsi que ses ascendants, parents et grands parents s'ils sont présents, sans oublier de bien étudier les pedigrees et de se renseigner sur la longévité des lignées concernées. Il ne faut surtout pas faire comme cet acheteur qui se vantait sur internet d'avoir fait le voyage jusqu'en Sibérie mais qui avait attendu deux jours, à l'aéroport, que l'éleveuse lui amène son chat sans avoir le réflexe élémentaire de se rendre dans la chatterie d'où il venait.

Le Maine Coon quelle origine ?

On présente souvent le Maine Coon comme une race naturelle de chats de États-Unis. Cette affirmation ne manque pas de poser problème car les seuls félines présents en Amérique de Nord ne sont autres que le lynx boréal, le lynx roux et le cougour ou puma concolor dit aussi lion des montagnes. L'origine des chats présents aux USA comme au Canada ne peut donc être qu'europpéenne. Les chats sont sans aucun doute arrivés par voie maritime, qu'il s'agisse d'une hypothèse concernant les incursions anciennes des Vikings ou de celle plus tardive et plus probable des colonisateurs

européens. Il y avait des chats sur tous les bateaux pour tenter de limiter les dégâts des rongeurs. On a remarqué que les chats présents en Amérique de Nord, qu'ils soient à poil long ou à poil court, étaient souvent polydactyles. Cela plaiderait pour une importation de régions insulaires, Îles britanniques et Irlande où cette particularité génétique est plus répandue qu'en Europe continentale, d'autant plus qu'une superstition des marins les auraient conduits à embarquer de préférence des chats présentant cette particularité. C'est au milieu du XIX^e siècle que l'on entend parler pour la première fois non des Maine Coons mais des Shags, de gros chats de ferme à poil mi-long que leurs propriétaires se plaisent à présenter dans des expositions locales de la région du Maine au Nord-Est des Etats-Unis. De cette région vient la première partie de leur nom, la seconde partie évoquant le racoon autrement dit le raton-laveur également présent sur place et qui partage avec les shags du Maine une longue queue largement empanachée et annelée. Aucune hybridation n'est évidemment possible entre les deux espèces. Le shag qui va devenir le Maine Coon se fait très vite remarquer dans les premières expositions félines qui s'organisent

aux USA à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit souvent, pour les mâles, de chats puissants longs et bien plantés de 6 à 9 kilos avec une collerette abondante entourant une tête forte avec de grands yeux très expressifs. Ils sont donc particulièrement spectaculaires. Mais bientôt la mode passe au profit de chats importés et plus exotiques, du persan au siamois. Le shag retrouve pour un bon demi-siècle son rôle initial de chat de ferme. La race, dénommée désormais Maine Coon, ne renaît que dans les années 1950 et des élevages se créent dans différents états et donc pas seulement dans le Maine. C'est alors qu'est écrit le premier standard de la race. Il exclut la polydactylie pour éviter de confondre la race avec les chats communs des USA. Si parfois un sujet polydactyle spectaculaire était quand même utilisé, les éleveurs ne gardaient de sa descendance que les chats ne présentant pas cette particularité. Pendant une vingtaine d'années, la nouvelle race reste cantonnée aux USA et au Canada avec seulement une reconnaissance, à partir de 1967 dans les fédérations félines locales. On pouvait encore lire dans les revues félines françaises des années 1970, qu'il y avait outre Atlantique une race de grand chat à

poils mi-longs que l'on appelait le "Chat Raton du Maine" dont on disait que nul sujet ne se trouvait en Europe. La reconnaissance internationale de la race a également tardé. Elle date de 1976 pour la Cat Fancier Association (CFA) la plus ancienne fédération féline des USA fondée en 1906. Le Maine Coon est par contre immédiatement reconnu comme race féline nationale des USA par la TICA (The International Cat Association), nouvelle fédération féline des USA dissidente de la CFA qui est fondée en 1979. Cela allait de soi dans la mesure où nombre des fondateurs de cette association élevaient eux-mêmes des chats de cette race.

Le Maine Coon et son Standard

Le Maine Coon, notamment les mâles, est souvent décrit comme un chat géant, en tout cas comme le plus grand des chats domestiques. De là vient sans aucun doute une grande partie de sa réputation. C'est aussi la source de pas mal de fantasmes car le poids important qu'on prête au Maine Coon, c'est à la fois vrai et pas vrai. Il y a certes parfois des sujets mâles exceptionnels qui avoisinent ou dépassent les 12 kilos sans aucune obésité avec un corps et une tête en proportion. Mais le poids habituel des mâles adultes se situe plutôt entre 6 et 9 kilos. Par contre c'est le corps qui est spectaculaire, rectangulaire, planté sur de fortes pattes et avec une tête au puissant museau carré, au menton profond et bien en ligne, un front légèrement bombé et de grandes oreilles à la base large et ouverte vers l'extérieur. Sans que cela soit obligatoire dans le standard, ces oreilles sont souvent surmontées de plumets épais à la manière des lynx. Ce chat peut donc être très impressionnant jusqu'à faire reculer un visiteur non averti quand il squatte le canapé du salon et vous fixe sans ciller droit



Vahram (4 ans)



dans les yeux. Il y a fréquemment un dimorphisme entre mâles et femelles, le poids des femelles se situant plutôt entre 4 et 6 kilos, même si les autres caractéristiques corporelles restent les mêmes. Mais, dans tous les cas, aussi bien pour les mâles que pour les femelles, l'ossature doit être forte et les aplombs corrects aussi bien à l'avant qu'à l'arrière. La reproduction effrénée dont fait l'objet aujourd'hui le Maine Coon a conduit à de nombreuses dérives par rapport au standard qui lui n'a pas changé. Ce standard est partagé par les diverses fédérations félines sans qu'il y ait ce qu'on appelle à tort un ancien ou un nouveau type. Ce qu'on croit être un standard new look ne représente qu'une série de dérives dont certaines sont particulièrement dommageables, mettant à mal l'harmonie recherchée dans la race. Il s'agit des oreilles trop grandes et surtout trop étroites sur un crâne qui s'est aplati et presque rapetissé. Le fort museau carré devient quasiment un mufler alors que les grands yeux deviennent minuscules et s'enfoncent dans la face, annonce de futurs entropions, enroulement de la paupière qui devra être opéré. Quant au corps, il s'allonge sur des pattes souvent hautes mais devenues trop fines avec des aplombs plus que douteux à l'arrière. La puissance et l'harmonie essentielles dans la race sont perdues. Aux yeux des néophytes

les photos de ces chats extrêmes, au mauvais sens du terme, font pourtant fureur. La vigilance est donc de mise pour tenter stopper ces dérives en rappelant les règles du standard. Les couleurs de la robe sont presque toutes autorisées avec ou non des panachures de blanc plus ou moins étendues allant jusqu'au patron dit du Van qui est coloré seulement aux extrémités. Les robes peuvent être à dessin dites tabby ou unies dans les couleurs de base, noir et roux et leurs dilutions bleu et crème. Le gène du silver peut s'y ajouter. Seules les couleurs qui dénonceraient une hybridation avec des chats exotiques comme les siamois ou les abyssins sont interdites. Le grand classique que préféreraient et préfèrent souvent encore les éleveurs les plus anciens reste cependant le brown tabby car c'est lui qui présente le look le plus sauvage, donnant l'illusion d'avoir un petit fauve à la maison. Ce n'est évidemment pas le cas car le Maine Coon est un chat très sociable, pas exclusif et qui s'entend bien avec tous les membres de la maison, humains, et tous

animaux compris. Vivre avec son ou ses Maine coon est particulièrement agréable car ils s'intéressent à vous et leur ronronnement est particulièrement doux. On les appelle d'ailleurs souvent aux USA les singing cats, les chats chantants.

Les pathologies dans la race

La médecine vétérinaire féline a beaucoup progressé ces dernières années avec de gros investissements dans la recherche notamment aux États-Unis. C'est ainsi que des gènes spécifiques concernant le Maine Coon ont été mis en évidence. Le plus important est celui - mis sur le marché en 2005 - qui détecte le portage d'un gène susceptible de déclencher une hypertrophie cardiaque dite HCM 1,

Standard de la tête





parfois avec des signaux d'alerte et parfois non avec une mort brutale sur des sujets jeunes de 2 à 5 ans en général. La France avec les Etats-Unis et le Canada font partie des pays qui se sont le plus attachés à détecter le portage de ce gène qui est évidemment transmissible. Ces pays se sont employés à retirer de la reproduction les sujets porteurs. Attention ce n'est pas le cas partout et il est recommandé de refaire par précaution le test concerné pour les chats importés. Les explorations rénales et cardiaques par échographie se sont également généralisées; notamment dans le cas de l'hypertrophie cardiaque dont il existe des formes non spécifiquement liées au Maine Coon et qui peuvent toucher tous les chats. Ces échographies doivent être renouvelées sur avis vétérinaire en consultant dans les services spécialisés. Les radiographies des hanches pour

détecter une éventuelle dysplasie sont également recommandées pour faire des mariages raisonnés. Enfin la mode actuelle de la stérilisation précoce des chatons à trois mois qui s'est répandue comme une trainée de poudre soi-disant pour préserver des lignées que l'on n'a pas encore construites sur les descendants de reproducteurs souvent achetés à l'étranger et à prix d'or, cette stérilisation précoce peut poser question. On a en effet dans certaines lignées de Maine Coon à croissance rapide (ce qui n'est pas le cas de toutes) des cas récurrents de nécrose aseptique de la tête du fémur (syndrome de Legg-Calvé-Perthès) avant l'âge de deux ans. Cet accident est souvent consécutif à une chute sur les chats non stérilisés. Sur les chats stérilisés, cette nécrose semble souvent confondue à tort avec une dysplasie. Elle paraît donc sous-diagnostiquée. Cela entraîne une

opération dont les chats se remettent bien mais qui est particulièrement onéreuse pour les propriétaires. Il est donc recommandé de stériliser plus tardivement les chats de compagnie non destinés à la reproduction, si possible au delà d'un an, autrement dit quand la montée hormonale s'est faite. On alertera enfin les amateurs de Maine Coon blancs sur le fait qu'ils peuvent être atteints de surdité unilatérale ou bilatérale, même quand leurs parents sont entendants. Le LOOF suivant les recommandations de son Conseil Scientifique interdit maintenant le mariage de chats blancs entre eux. Tout chat blanc, quelle que soit sa race doit être marié avec un partenaire de couleur.

Terminons par le coût du Maine Coon, le chat chantant des USA maintenant implanté partout de par le monde. Pour la compagnie et



Maine Coon Club de France

Jacqueline CHABBI

4, rue du Phare Doëlan - Rive droite
29360 CLOHARS-CARNOËT

02 98 71 54 89 - 06 60 50 32 28

j.chabbi@orange.fr

<http://www.mainecoonclubdefrance.com>

<https://twitter.com/MaineCoonClubFr>

Facebook : mccf maine coon club de france

bien sûr avec son pedigree, son prix se situe en France aux alentours de 1200 euros. Il peut être moins cher selon les régions ou plus cher si son éleveur souvent débutant pense - évidemment à tort - qu'il ne produira que des champions toutes catégories parce qu'il a acheté ses reproducteurs au prix fort. C'est toujours la même chose dans une race à la mode. On se fait souvent des illusions dont on revient d'ailleurs généralement très vite. La prudence et la recherche d'information sur la race sont donc à recommander ■



Virgil : 11 mois, 9,2 kg

**Jacqueline Chabbi -
Présidente du
Maine Coon Club de France**





Opistognathus aurifrons

Le puisatier à front jaune

Les puisatiers appartiennent à la famille des Opistognathidés.

Cette famille regroupe 60 espèces dans 5 genres.

Avec 40 espèces, le genre le plus important, Opistognathus, est le plus représentatif en aquariophilie.

dites-vous que ce n'est pas normal et que ce comportement est lié à une maintenance inadéquate. Certes, pour des raisons commerciales, il n'est pas possible de laisser notre poisson s'installer dans un puits avant sa destination définitive.

Chez l'aquariophile, il sera fort difficile de déloger le puisatier dans 10 cm de substrat

Le nom populaire se rapporte à ce que ces espèces creusent un tunnel ou plutôt un puits comme logement et où ils rentrent la queue la première puis y passent toute leur vie, s'y reproduisent et s'y nourrissent.

Opistognathus = mâchoire fuyante en rapport à la mâchoire inférieure placée en arrière de la mâchoire supérieure.

Les anglophones les appellent « Jawsfish » ou poissons-mâchoires, mais. Jaws est aussi le nom de la version originale des *Dents de la mer* ! À ne pas confondre !

Les puisatiers sont communs dans toutes les mers tropicales. Mais le puisatier au front jaune (*Opistognathus aurifrons*) est originaire des Caraïbes, de Floride et des Bahamas, plus précisément. Il occupe les fonds sablonneux dépourvus d'abris : le désert sous-marin. Pour survivre et coloniser ce milieu, sa stratégie consiste à creuser un puits qui lui permet, sur

un terrain découvert, d'échapper aux prédateurs éventuels. Il rentre dans le puits en nage arrière ou la tête la première pour s'y retourner ensuite.

Bleu ciel, front jaune

Notre puisatier à front jaune possède une robe bleu pâle qui vire au vert clair dans la partie dorsale. Le front ne jaunit qu'à partir d'une taille de 6 à 7 cm, mais la lèvre inférieure et les arcades des yeux se teintent également de cette couleur. La taille adulte est de 10 cm ; les sexes respectifs ne peuvent être reconnus avant la parade et la reproduction.

L'espèce est assez commune en aquariophilie. On la trouve trop souvent dans des bacs commerciaux au substrat excessivement maigre ou même totalement nu.

Lorsque vous apercevrez pour la première fois *Opistognathus aurifrons* nageant en pleine eau,

Un matelas de sable

La maintenance du puisatier demande un grand bac avec une large plage de sable corallien aux grains assez grossiers, mais il faut surtout que la couche soit épaisse avec une granulométrie de 3 à 5 mm. À éviter absolument : le sable fin. Ce dernier ne permet pas la confection du tunnel car il ruisselle et le puisatier n'arrivera jamais à construire son puits.

L'aquarium aura une surface de sable de 1,5 sur 0,6 m pour 4 à 5 individus.

Lorsque vous avez acquis vos poissons (il convient d'en acheter plusieurs pour espérer les voir se reproduire) ils se mettent immédiatement à creuser leur puits. Par petites bouchées, le sable corallien est expulsé et le trou se creuse inlassablement. Lorsqu'il est terminé, chaque poisson s'installe dans son home, la tête dépassant



et l'arrière du bac.

Comme cohabitants, les poissons grégaires de pleine eau, tels les apogons conviennent assez bien à condition qu'ils ne retirent pas la nourriture de la bouche des puisatiers.

En attendant le repas qui passe.

Les puisatiers sont là, ils attendent et observent l'environnement. Il suffit d'ouvrir la porte de votre salon, et hop ! disparus. Petit à petit, d'abord la tête, puis un tiers du corps réapparaissent. Le tronc et les yeux tournent légèrement. Comme les *Opistognathus* répugnent à sortir de leur tanière, c'est la nourriture qui doit leur parvenir. En milieu naturel, le plancton, porté par le courant d'eau, les alimente. Ils ont une prédilection pour les crustacés choisis dans le zooplancton.

En captivité, outre les appareils communs pour assurer le fonctionnement d'un bac marin (filtres, écumeur, UV, chauffage, diffuseurs, etc.), il importe de placer une petite turbine de faible puissance (200-300 l/h) qui est dépourvue de tout accessoire et placée dans un angle du bac le plus discrètement possible. Son rejet balaiera la surface du substrat : flux qui porte continuellement, lors de la

légèrement de l'orifice. Parfois, l'un d'eux dévoile son corps un peu plus, mais vite, il retourne au fond de son abri, comportement démontrant que nos poissons, très farouches, sont totalement inféodés à ce mode de vie.

Cette situation, statique, implique que la nourriture arrive jusqu'au puits et que les différents poissons gardent une distance visuelle suffisante pour se voir et communiquer. Il n'est donc pas possible de faire cohabiter des espèces rapides ou fouilleuses avec les *Opistognathus*, pas plus que des espèces gloutonnes, qui leur retireraient le pain de la bouche. La cohabitation avec des anémones ou des cérianthes est tout aussi aléatoire. Par contre, ils s'adaptent assez rapidement dans un bac corallien.

Les premières semaines de leur acclimatation, il convient de bien couvrir le bac car les individus peuvent rapidement paniquer et sauter hors de l'eau.

Le bac type pour cette espèce sera donc assez triste et monotone.

Imaginez un bac nu avec une couche de 8 cm de sable de corail. Impensable dans un salon... Il est possible, pour améliorer l'esthétique, d'implanter quelques anémones disques (Discosomatidés) sur un substrat quelconque, comme des roches calcaires, mais ces supports doivent empiéter un minimum sur la surface destinée aux poissons, tout en garnissant les deux faces latérales



Juvenile



Lorsqu'un mâle aperçoit une femelle, il sort, se cambre, écarte les nageoires et ouvre grand sa gueule. Cette parade peut se renouveler plusieurs fois, jusqu'à ce que la femelle accepte de suivre le mâle dans son puits. À moins que les poissons ne se rencontrent en terrain neutre, dans un puits resté vide, pour y pondre. À ce stade, chez le mâle, commencent à apparaître deux fines lignes noires sous la gorge. Elles s'étendent en oblique du centre de la lèvre inférieure vers la région de la membrane gulaire.

C'est le mâle qui incube

Lorsque la ponte a eu lieu, le mâle ressort du puits, la gueule pleine d'œufs. Il apparaît tel un gamin avec une vingtaine de bonbons dans la bouche. Le frai prend une place importante dans sa cavité buccale, écartelée, et ses grandes mâchoires justifient leur utilité. La gueule est maintenue ouverte. Le diamètre d'un œuf est de 0,8 mm.

L'incubation buccale dure 7 à 9 jours à 25-26 °C.

Au quatrième jour, l'amas des œufs devient grisâtre à cause de la pigmentation des yeux.

Les larves ont une taille de 4 mm et leur sac vitellin est extrêmement petit.

Au neuvième jour, les alevins entièrement développés (à ce stade l'espèce est identifiable et ils sont prêts à explorer le terrain.

Vers deux semaines, ils quittent le territoire du père et cherchent un terrain vierge pour creuser leur premier puits.

La reproduction est assez similaire à celle des Cichlidés à incubation buccale, mais les alevins sont légèrement plus petits et les nauplii

distribution de nourriture, les particules en direction des puits occupés par les aurifrons. Ces derniers comprennent très vite que c'est le moment de la collecte. Vous assisterez à un va-et-vient vif des poissons happant la nourriture. Celle-ci se compose essentiellement d'un broyat de chair de poisson ou de crevette et, bien sûr, de la « délicatesse » constituée par les anémias. Nauplii ou adultes, vivantes ou congelées, peu importe,

ils adorent cela !

Les rares cas de sorties du puits sont principalement liés à la parade pour séduire une dame aurifrons. En milieu naturel et en captivité, l'espèce est territoriale et vit en même temps en colonie. Chacun défend son puits et une portion de terrain dans un rayon plus ou moins étendu. Chaque individu est distant d'environ un mètre. (Cette distance diminue forcément en aquarium).



pourrez être en présence de grands spécimens (1.) ou de petits (S). C'est la petite taille, qui n'est que de 120 à 160µ, qu'il faut choisir, la grande mesurant le double. La culture de ce rotifère a été mise au point par le Dr. R. Pourriot, (École normale sup.) pour l'aquaculture (Pourriot in « *Aquaculture ; Technique et Documentation* »; Paris : Lavoisier). Un grand cichlidophile, soit dit en passant, et qui nous fournissait les premières souches de *Brachionus* pour les premières reproductions de poissons-clowns dans les années 1970.

Vous alimenterez les rotifères avec un mélange composé de 10 % de pastilles pour loricariidés contenant des spirulines (JBL) et de 90 % de levure de boulanger. Culture à démarrer bien avant la nage libre des alevins, car, dès lors, les bouches doivent être nourries.

Au 4^e jour de nage libre, il faut distribuer un mélange de rotifères et de nauplii d'artémias. Ces dernières ne doivent pas dépasser 300 µ (Francisco Bay), les autres étant déjà trop grandes à l'éclosion. Les alevins ont alors déjà 10-15 mm de long.

À l'âge de 10 à 12 jours, ils commencent à s'alimenter avec un broyât de chair de poissons, de crevettes, mais surtout de métanauplii (A1 puis A2) nourris après la 13^e heure (cela ne sert à rien de les nourrir avant la première mue, ils ne mangent pas) avec le même mélange que pour les rotifères.

Au 15^e jour, les alevins commencent à creuser leur puits. En un an, ils atteindront la taille adulte de 8 à 10 cm ■

d'artémias ne conviennent pas comme première nourriture. L'espèce est couramment reproduite depuis 1974 aux Etats-Unis et la quasi-totalité des spécimens vendus provient des fermes d'élevage de Floride.

Si vous avez la « chance » d'atteindre le stade de la reproduction de l'aurifrons, il convient de siphonner les alevins dès qu'ils ont atteint la nage libre et de les placer dans un bac d'élevage spécial avec une

couche de sable de corail fin d'une épaisseur de 2 à 4 cm.

Le bac ne doit pas être trop grand au départ, afin de garder une certaine concentration de nourriture lors de la distribution.

Mais la difficulté (relative, si l'on s'y prend bien) consiste à produire la première nourriture des alevins : *Brachionus plicatilis*

Deux modes de reproduction, l'une par parthénogenèse et l'autre sexuée. Selon la souche, vous

Texte et photos : Robert Allgayer
1^{er} Vice-président / Conseiller scientifique de la Fédération
Française d'Aquariophilie

Bibliographie

Allgayer, R. Le puisatier au front jaune. Aquaplaisir

Colin PL (1971) Interspecific relationships of the Yellowhead Jawfish, *Opistognathus aurifrons* (Pisces, Opistognathidae) Copeia 1971(3): 469–473. <https://doi.org/10.2307/1442443>

Robertson, D. R., & al. 2016 (13 Dec.) The fishes of Cayo Arcas (Campeche Bank, Gulf of Mexico): an updated checklist. ZooKeys No. 640: 139-155



Aquarium Passion

La rouge du Roussillon aujourd'hui



Au début des années 1990 quelques éleveurs du sud du Massif central s'alarment de la disparition de trois races ovines traditionnelles adaptées à leur terroir : la Caussenarde des garrigues, la Raïole et la Rouge du Roussillon.

Ils décident alors de monter un programme de sauvegarde avec comme premier objectif de remonter les effectifs à 2 000 brebis par race.

La brebis Rouge du Roussillon

Il ne s'agit pas d'une très grande brebis.

Mais l'objectif premier est de conserver ses principales qualités d'élevage – très laitière sur les premiers mois, agneau « dense » et correctement conformé – tout en gardant un niveau de rusticité et de désaisonnement adaptés à une conduite typique d'arrière-pays méditerranéen : une ou deux périodes d'agnelage, agneaux broutards au printemps, utilisation de parcours et sous-bois cinq ou six mois de l'année, pas d'accélération, peu ou pas de concentrés.

N'étant pas une grande marcheuse, ce n'est donc pas à proprement parler une race de garrigues et de transhumance. Un troupeau

conduit en parc broutera celui-ci tranquillement, quartier après quartier. Quant à suivre, voire précéder le berger, ce n'est pas non plus très ancré dans ses gènes ; introduire ne serait-ce que quelques caussenardes dans le troupeau pour entraîner les rouges du Roussillon facilite énormément les déplacements.

L'agneau

Au démarrage, le plus original est son aspect : il naît souvent couvert d'un poil roux intense, évoquant la robe d'un veau salers. Dans les troupes plus métissées, beaucoup naîtront « rascles », c'est-à-dire couverts d'une laine fine couleur crème ; seules la tête et les pattes sont rousses, à peu près comme chez l'adulte.

Il est indéniable que les poilus roux du départ donneront ensuite les animaux les plus colorés. Cela dit, la mue démarre vers deux mois, et est achevée à quatre. À l'âge de la vente, le lot est donc devenu homogène au regard. Quant au poids final, il dépend avant tout de la valeur laitière de la mère.

Cette mue est parfaitement décrite sur l'ancienne barbarine et semble caractéristique de l'origine nord africaine. Cela dit, la tendance est de ne pas garder les sujets à mue tardive, gardant le poil roux dominant à quatre mois. On les soupçonne de donner des adultes peu lainés, des brebis se « déplumant » particulièrement pendant l'allaitement.

Autre paramètre, pour les troupes de plein air, les jeunes agneaux



poilus craignent beaucoup moins les pluies printanières, même violentes, que les « rascles » ; et sèchent immédiatement.

Le plein air, est pratiqué par les deux tiers des éleveurs, en fait, tous ceux qui vendent en circuit court, avec un agnelage de printemps dominant, voire exclusif. Ces éleveurs cherchent donc à étaler leurs ventes entre quatre et six mois pour les agneaux classiques, souvent plus âgés pour les fêtes musulmanes. Une complémentation au pré peut être mise en place à partir de deux mois, en basse énergie le plus souvent. Mais son coût devient dissuasif. Après le sevrage, les agneaux sont gardés en bergerie et assez rapidement rationnés.

L'agneau rouge du Roussillon traîne la réputation de graisser un peu trop rapidement. C'est probablement vrai dans le système bergerie, avec des aliments « haute énergie » riches en amidons. Il semble aussi que les brebis complémentées en céréales sur la fin de gestation aient tendance à

faire des agneaux gros, d'où quelques soucis à la mise-bas. Mieux vaut donc se tourner vers les régimes fibreux et leur demander de les valoriser au mieux. Notre expérience montre également que des mères à double, passant l'hiver au foin, vont maigrir sérieusement dans les derniers jours de gestation, certes mais se reprendront très vite à l'herbe, tout en allaitant. L'essentiel est qu'elles soient arrivées en état à la lutte et sur les deux premiers tiers de gestation ce qui semble être caractéristique des rustiques ...

Le bélier

Depuis la création du centre en 1995, treize promotions ont permis de diffuser à ce jour trois cents jeunes béliers. Le rythme actuel est d'une petite cinquantaine par an, ce qui correspond à près de la moitié du pool de mâles actifs. Cela correspond à la volonté d'opérer un renouvellement très rapide.

Le démarrage du programme « tremblante », en 2002, est venu casser un peu le rythme, puisque

40% des mâles étaient homozygotes sensibles, et ont été rapidement éliminés : la qualité s'en est trouvée évidemment affectée.

Depuis, le travail s'est effectué sans marche forcée, avec beaucoup d'hétérozygotes, sans imposer trop rapidement les résistants à 100%, ni, surtout, les sur utiliser.

La fréquence allélique du gène ARR est arrivée à plus de 60% sur les jeunes générations, et le centre diffuse au moins 50% de résistants homozygotes. Les homozygotes sensibles sont moins de 5 % sur les dernières promotions, ce qui écarte tout risque sérieux d'épidémie.

Pour autant, le fonctionnement est encore loin d'un mode « croisière », dans la mesure où trois élevages fournissent régulièrement les trois quarts de la promotion, les autres restant surtout utilisateurs : on est encore loin du schéma idéal où les apports et achats de chacun sont équilibrés ...

Plusieurs raisons à cela : la jeunesse de plusieurs troupeaux,



dont certains procèdent uniquement par absorption, sans achat de femelles ; pour d'autres, ce seront les conditions difficiles, le manque de ressources ou un mode très extensif, qui ne permettent pas aux jeunes d'exprimer leur potentiel assez rapidement.

La situation est-elle dangereuse pour autant ? Nous ne le pensons pas, dans la mesure où, dès le départ de l'action, des mesures garde-fou ont été prises pour limiter le risque de consanguinité. Ainsi, chaque bélier est acheté au centre, utilisé au maximum sur cinquante brebis et pendant deux campagnes. Il peut être revendu une seule fois au sein de l'association, et doit quitter le schéma à cinq ans maximums. A la demande des éleveurs de caussenarde, le règlement technique de l'association tolère qu'un bélier sur trois soit issu de l'élevage mais les éleveurs de rouges n'utilisent pas cette dérogation. En outre, les principaux fournisseurs s'astreignent d'eux-mêmes à renouveler encore plus rapidement, après une campagne, voire une et demie s'il y a deux périodes de lutte.

Lorsqu'un troupeau a acquis une certaine cohérence dans le phénotype, il peut devenir rapidement fournisseur de mâles à son tour. Il doit, même, présenter ses meilleurs agneaux mâles, entre deux et quatre mois, en vue du génotypage. Le tri s'effectue sur le phénotype, couleur notamment, mais sans être trop « chinois » sur les détails de standard (le but n'est pas de faire les expositions), sur la conformation et les aplombs bien entendu ; la valeur laitière de la mère est supposée bonne, puisque l'on trie sur la tête de lot ; on n'écarte pas les naissances doubles, sans les privilégier non plus particulièrement ...

L'association est prioritaire à l'achat des meilleurs, aucune vente particulière n'étant autorisée en son sein. Après quelques mois de pension, afin d'homogénéiser les conditions d'élevage, les nominés sont présentés à la vente publique entre six et huit mois : vente en octobre pour les agneaux de printemps, en mars pour les agneaux d'automne, très minoritaires.

Accepter la contrainte du renouvellement rapide supposait

deux conditions préalables : économiquement, fixer un prix modéré, à peine au-dessus de la valeur bouchère, pour rendre le renouvellement supportable ; psychologiquement, casser l'image du super mâle améliorateur dont la belle présentation laisse supposer que ses descendants seront forcément magnifiques, et que l'on utilise jusqu'au dernier souffle.

La « règle des quatre béliers » a permis de concrétiser le risque de consanguinité intra troupeau, exponentielle dès lors qu'on utilise peu de mâles et/ou qu'on ne les renouvelle pas assez vite. Le prix de vente, équivalent à une valorisation bouchère en vente directe, permet de déroger à cette loi non écrite qui veut que plus un mâle a coûté cher à l'achat, plus longtemps on risque de le voir sévir dans l'élevage ...

En résumé, au lieu de fixer des règles lourdes visant à limiter la consanguinité *inter troupeaux* (rotation en horloge, logiciel sophistiqué, fournisseurs « interdits » ...), nous laissons l'acheteur libre de choisir l'animal qui lui plaît (après tirage au sort pour l'ordre de passage ; les apporteurs bénéficient d'un tirage

préliminaire, mais pour un seul bélier) ; à condition de veiller ensuite à la consanguinité **intra troupeau** en respectant les règles définies plus haut.

Dans un tel schéma, le mâle est donc plus perçu comme un apporteur de « gènes frais », à renouveler rapidement, que comme un top model impeccablement conforme à un standard impitoyable ni comme un étalon forcément générateur de hautes performances techniques. Ce qui correspond bien à une race rustique, plutôt « race de femelles ».

Toujours est-il que, après une vingtaine d'années, en partant d'un noyau de mâles hyper réduit, les qualités d'élevage nous paraissent excellentes : fécondité, prolificité correcte mais sans naissances triples, fort instinct maternel (aucun refus d'adoption chez les primipares), agneaux dégourdis à la naissance ; disparition des tares physiques (les bégus n'étaient pas rares au début), des prolapsus vaginaux, mammites devenues exceptionnelles ...

En conclusion

Le programme de conservation, puis de relance, a permis jusqu'ici de recréer une population cohérente, apte à valoriser des milieux d'arrière-pays méditerranéen, herbagère et relativement pastorale, peu ou pas dépendante d'un apport de concentrés, ce qui a toujours été au cœur de nos préoccupations.

La Rouge du Roussillon ne présente pas la rusticité extrême d'une caussenarde des garrigues, ni son désaisonnement intégral mais produit des agneaux faciles à vendre dans tous les systèmes, grâce notamment à une valeur laitière reconnue de longue date.

La population actuelle approche les quatre mille brebis, détenues par une trentaine d'adhérents, et les arrivées excèdent nettement les départs. C'est une progression modeste, mais encourageante dans un contexte régional de déprise chronique, voire accélérée, de l'élevage ovin allaitant.

Les troupeaux recréés sur l'Aude, l'Aveyron ou le Tarn sont le fait de néo-ruraux, sédentaires pour la plupart, adeptes de l'agnelage de printemps et de la vente directe.

En revanche, sur les Pyrénées Orientales, en Cévennes ou en Ardèche, la rouge du Roussillon se découvre une petite vocation de transhumante : Canigou, Aigoual, Tanargue et même Savoie ! Lors de la fête de la transhumance de l'Espérou, le hasard veut qu'elle apparaisse même comme majoritaire dans les troupeaux exposés, ce qui n'est tout de même pas représentatif !

Elle ne connaîtra peut-être pas l'essor spectaculaire de sa cousine provençale Mouréous ; les structures de troupeaux et l'espace disponible ne sont tout de même pas comparables. Mais elle devrait poursuivre son petit chemin localement ; ne reste plus qu'à arracher encore quelques vignes, à relancer l'abattage à la ferme et contenir les loups outre Rhône ... Toutes les contributions seront bienvenues ! ■



Caussenarde des garrigues - Rouge du Roussillon - Raïole



Photos : Martine Fiolet

Texte : J.Jacques Lorrin

Sources:

- UPRA LACAUNE - Carrefour de l'Agriculture 12000 RODEZ - Races : Lacaune, Raïole, Rouge du Roussillon, Caussenarde des Garrigues - Tél.: 05 65 73 78 14 - Fax: 05 65 73 78 15 - <https://www.facebook.com/upralacaune>
- <https://www.races-montagnes.com>
- <https://patre.reussir.fr>

Avec tous nos remerciements à Martine Fiolet qui nous a fourni une documentation très importante sur cette race ovine.

Tout le matériel pour l'aménagement de votre basse-cour

Catalogue
gratuit !

Accueil

Boutique

Conseils d'élevage

Nous contacter

Incubation

Chauffage

Abreuvoirs

Mangeoires

Cages et volières

Lutte anti-nuisibles

Marquage / Anti-pic

Œufs, transport

Abattage / Plumeuses

Sanitaire / Vétérinaire

Bibliothèque

Décoration

Nous vous proposons une large gamme d'articles d'élevage avicole et cunicole destinés aux professionnels et aux amateurs.



Abreuvoirs, mangeoires, compléments alimentaires, incubateurs, chauffage, marquage, transport, produits sanitaires...



www.ufs-aviculture.fr



Union Franco Suisse

BP 120 - 27091 Evreux Cedex 9

Tél. : 02 32 28 71 90 - Fax : 02 32 28 28 63

La Montbéliarde



La Montbéliarde, avec son regard charmeur, est célèbre pour ses taches de couleur rouge dessinées sur sa robe blanche. On la reconnaît également à sa tête et ses membres qui restent la plupart du temps blancs. Sélectionnée depuis le 18^{ème} siècle sur un territoire montagneux, herbager, les Montbéliardes ont un comportement grégaire et actif, et sont faites pour valoriser l'herbe. 50% d'entre elles sont entretenues dans des systèmes herbagers. A cela s'ajoute la tradition fromagère de la région d'origine, la Franche-Comté, et l'exigence ancestrale des fromages pour la matière noble du lait et l'absence de mammites.

Histoire

L'histoire commence au XVIII^e siècle en Franche-Comté. À l'époque, le bétail, de race « comtoise » se compose de deux types locaux : la Tourache et la Féneline. Dans le massif du Jura, la Tourache, au pelage rouge, était exploitée pour le lait mais fournissait aussi des bœufs de trait appréciés pour le travail en forêt et le transport du

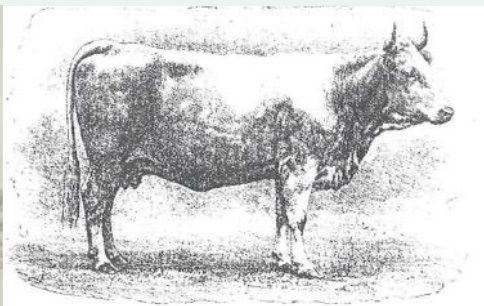
bois. La Féneline, plus présente dans les plaines et basses vallées, était de couleur froment. De stature plus fine, cette vache de caractère donnait aussi plus de lait. Vers 1708, les éleveurs de l'Oberland Bernois (mennonites, Suisse), persécutés dans le pays de Berne, trouve asile dans la région de Montbéliard en amenant avec eux leur cheptel. Ce dernier, issu d'une sélection déjà ancienne de la race

de Berne, est plus homogène, plus lourd et plus productif que la moyenne. Ces qualités lui donnent une certaine renommée et se diffuseront peu à peu dans les troupeaux locaux, jusque sur les plateaux du Haut Doubs.

Après près d'un siècle de travail pour obtenir un cheptel performant et homogène, c'est en 1872 que la dénomination de "race



*Vache comtoise type
« Taurache »*



*Vache comtoise type
« Femeline »*



Vache de Berne

Montbéliarde" est utilisée pour la première fois. Joseph Graber, descendant de mennonites et éleveur chevronné du pays de Montbéliard, qualifie ainsi les bovins qu'il présente au comice de Langres. Sous l'impulsion de J. Boulland, vétérinaire et vice-président du comice Montbéliard, et avec l'appui de Jules Viette, natif de Montbéliard et alors ministre de l'agriculture, la race Montbéliarde est officiellement reconnue en 1889 à l'Exposition universelle de Paris.

Aujourd'hui, la race Montbéliarde constitue 95% des effectifs laitiers de Franche-Comté. Issue d'une tradition fromagère, cette laitière à haut potentiel est aussi solidement implantée dans tout l'est, le sud-est et le centre de la France. Elle a même constitué des noyaux importants dans le sud-ouest et

l'ouest. Elle est exportée dans le monde entier et, à ce titre, elle représente un des fleurons de l'élevage français.

La Montbéliarde, 2^e race laitière de France

Au fil des années, grâce à ses qualités, la Montbéliarde parvient à convaincre nombre d'éleveurs et s'implante sur tout le territoire national. Aujourd'hui, elle représente la *deuxième race laitière*, derrière la Prim'Holstein mais devant la Normande, avec près de 428 000 femelles au contrôle laitier (= 18% de cheptel national).

Ses *performances* : 7 172 kg de lait à 33.1 g/kg de taux protéique et 39 g/kg de taux butyreux (matière

grasse). Ce lait est adapté à la transformation fromagère. En effet, il dispose d'un excellent rapport de taux (TB/TP : 1.18), de 37% de variant B Kappa-caséine qui optimise la coagulation des protéines et surtout, 97% des AOP fromagères (qui imposent une notion de race dans leur cahier des charges) plébiscitent la Montbéliarde. Ces trois points font de la race la N°1 des AOP fromagères françaises.

Avoir des vaches qui produisent, c'est bien. Mais avoir des vaches qui *produisent longtemps*, c'est mieux ! Les montbéliardes sont 2 fois plus nombreuses à atteindre la 5ème lactation : 18% d'entre elles contre 10% pour les normandes et 8% pour les holsteins (IDELE, France Conseil Élevage, 2019). Cette



longévité a une conséquence directe sur la rentabilité des exploitations.

Assurément avec une forte proportion de vaches capable de rester longtemps dans les élevages, le besoin en renouvellement est moins conséquent ; les charges sont réduites.

La Montbéliarde est principalement appréciée pour sa *robustesse*. Le principal avantage cité par les éleveurs est « moins de problèmes de santé » (enquête Grand-Ouest, 2012). La Montbéliarde est très peu sujette aux mammites, aux maladies métaboliques (fièvre vitulaire, déplacement de caillottes) et aux difficultés de vêlage. Et en cas de difficulté passagère, ses réserves corporelles et son tempérament de battante l'aident à passer le cap. Au final, et par rapport aux troupeaux holsteins ou normands, les frais vétérinaires à l'UGB sont diminués de 34% (CER France, 2018).

La race Montbéliarde produit du lait de meilleure *qualité sanitaire*. Sa résistance naturelle aux infections mammaires permet d'éviter les traitements antibiotiques et garantit un meilleur paiement du lait aux éleveurs.

Une *championne de la reproduction*, malgré une forte production, la Montbéliarde ne pallie pas à sa reproduction. 25 jours gagnés entre 2 vêlages : les troupeaux montbéliards affichent un intervalle vêlage-vêlage moyen de 402 jours contre 427 jours pour les troupeaux holsteins (INRA, Eco'Montbéliarde, 2018). Cette différence s'explique par une meilleure efficacité à féconder : 24 doses de moins pour 60 Montbéliardes.

La Montbéliarde, une laitière polyvalente

Grâce à ses origines, la Montbéliarde est une vache laitière

équilibrée et robuste. Elle peut être utilisée dans tous les systèmes d'élevage français.

En montagne, la qualité du lait de la Montbéliarde en fait une fromagère reconnue. En altitude, sa solidité et son tempérament lui permettent d'arpenter toutes les collines et de résister aux fortes variations de température.

Cette franc-comtoise d'origine se prête merveilleusement bien au pâturage. En effet sélectionnées depuis le XVIIIe siècle sur un territoire herbagé, les montbéliardes ont un comportement grégaire et actif au pâturage et sont faites pour valoriser l'herbe. Aujourd'hui 50% d'entre elles sont entretenues dans des systèmes basés sur l'herbe (pâturage et foin).

Les cinquante autres pourcents des montbéliardes sont entretenues dans des systèmes de plaine, avec une ration basée sur l'ensilage de maïs. Les systèmes intensifs extériorisent pleinement le





potentiel laitier de la Montbéliarde, capable de produire plus de 10 000 kg de lait par lactation. Cette productivité ne se réalise pas au détriment de la longévité. Les montbéliardes sont peu sujettes aux maladies métaboliques (fièvre vitulaire, retournement de caillette, ... et leurs réserves corporelles leur évitent de nombreux problèmes de santé (fertilité). Les vaches Montbéliardes possèdent aussi un mental d'acier leur permettant de s'imposer dans les grands troupeaux.

La Montbéliarde « bat l'acier » mais aussi le fer, avec sa santé adaptée au « bio ». Sa faculté à valoriser les fourrages grossiers, le peu d'intervention vétérinaire et d'emploi d'antibiotiques qu'elle suscite permettent de remplir les conditions du cahier des charges de l'agriculture biologique.

Pour la production de veaux croisés, la Montbéliarde s'avère être un véritable moule à veau. Grâce à sa mixité et à sa facilité de vêlage évidente, la Montbéliarde est un excellent support pour le

croisement avec des taureaux de race à viande (Charolais, Limousin, Blanc Bleu Belge). En 2018, 34% des femelles montbéliardes ont été inséminées avec un taureau de croisement pour produire des veaux très bien conformés et aux qualités gustatives reconnues.

Des animaux historiquement adaptés au pâturage et à la production fromagère

L'histoire et les caractéristiques actuelles de la Montbéliarde n'auraient pas été les mêmes sans les spécificités de son territoire d'origine. Au fil du temps, dans un massif jurassien au climat continental, les éleveurs ont conservé les animaux les plus rustiques, résistants aux hivers longs et rugueux. La grande place laissée à la prairie et le peu de céréales disponibles ont conduit les éleveurs à sélectionner des vaches tirant le meilleur profit de l'herbe. Les vaches au caractère grégaire

facilitaient également la garde des troupeaux dans les grands pâturages communaux.

La tradition fromagère de la Franche-Comté n'est pas non plus étrangère aux caractéristiques actuelles de la Montbéliarde. Dès le XIII^e siècle, dans les hauts-plateaux, la collecte et la transformation du lait ont été organisées dans le cadre des fruitières fromagères. La nécessité d'approvisionnement de ces structures coopératives qui se sont développées après 1900 jusque dans les zones de plaine, explique la forte orientation laitière de la race. Par ailleurs, l'exigence ancestrale des fromagers pour la matière noble du lait et leur proximité avec les producteurs sociétaires entraîneront une forte pression pour améliorer la qualité du lait. Depuis 1958 et la reconnaissance de l'AOC Comté, la Montbéliarde est la seule race (avec la Simmental) habilitée à produire ce grand fromage français.



viennent à leur tour chercher la Montbéliarde pour remplacer la Maine-Anjou, ou remplacer leur troupeau laitier touché par des problèmes sanitaires. Une nouvelle vague d'importation a lieu dans les années 2000.

Du côté international, des groupements de producteurs développés à partir des années 1970, ont permis à la race d'être exportée dans une cinquantaine de pays et sur tous les continents. En 2018, ce n'est pas moins de 902 000 doses montbéliardes qui ont été vendues et 14 786 femelles exportées vers plus de 40 destinations, illustrant ainsi toute la capacité d'adaptation de la race ■

Dynamique, robuste et efficace !

La Montbéliarde s'apprête à relever

les défis d'un élevage respectueux, des enjeux environnementaux et sociétaux du 21^e siècle.

Un potentiel laitier et une rusticité qui lui ouvrent les portes du monde

Dès le début des années 1900, l'image de marque de la Montbéliarde va rapidement s'imposer. Elle est en expansion rapide dans tout l'Est de la France, et particulièrement dans les régions montagneuses et fromagères, et où elle supplante les races indigènes grâce à son potentiel. Les laitiers du Midi de la France en sont également friands : en 1910, 4 000 vaches laitières y partent de la gare de Morteau. Avant la première guerre mondiale, ce marché s'étend

à l'Algérie, où les montbéliardes prouvent leur adaptabilité climatique et sont appréciées pour leurs aptitudes mixtes. Dans les années 20, c'est au Maroc et au Cameroun que des croisements avec des taureaux montbéliards sont réalisés.

Vers 1955, un courant commercial important se met en place avec le Massif-Central. Les Montbéliardes conviennent bien aux systèmes de production en place. La tradition est de leur faire produire des veaux croisés charolais, très bien valorisés sur les marchés auvergnats.

Dans les années 1970, les éleveurs de l'Ouest et du Sud-Ouest

Pour en savoir plus :

www.montbeliarde.org



Trois exemples de maintenance de « serpents »

2^e partie

La maintenance et l'élevage des serpents deviennent de plus en plus compliqués avec la législation restrictive établie sous la pression des soi-disant « protecteur des animaux » et autres « végétariens » ; ainsi beaucoup de « serpents » nécessitent d'avoir un certificat de capacité à partir d'un seul spécimen.

Le choix de cette espèce est dicté ici par le fait que beaucoup de terrariophiles vont capturer des vipères à cornes lors d'un séjour dans les pays du Maghreb. Personnellement j'en ai débusqué au vaporisateur avec de l'essence du côté de Tataouine (Tunisie) en 2018 (voir photo). Elles étaient assez agressives. Je n'en ai pas ramené, car je suis trop âgé pour une maintenance en captivité de ces bestioles, mes réflexes diminuant ; mais il fut un temps ...

La législation

La vipère à cornes est un vipéridé et donc classée comme espèce dangereuse (annexe de l'arrêté du 21 novembre 1997). Sa possession nécessite un certificat de capacité avec autorisation préfectorale d'ouverture d'établissement à partir du premier spécimen. Vente entre amateurs titulaire du

certificat de capacité et certificat de cession (le spécimen doit être pucé).

Cerastes cerastes (Linnée, 1758)

Famille : Viperidae

Sous-famille : Viperinae

Nom commun : Vipère à cornes

Répartition géographique : Égypte, Libie, Tunisie, Algérie, Maroc, Mauritanie, Mali, Niger, Israël, Jordanie, Soudan, Irak.

Biotope

Zones désertiques, dans les lits asséchés des rivières (oueds), mais elle a une préférence pour le sable très fin des dunes. Elle se cache dans les racines des buissons ou dans les terriers des petits mammifères.

Taille : de 50 à maximum 80 cm.

Cette espèce commune est assez placide, « amicale », cependant il existe des individus agressifs. Donc méfiance au premier abord. Toute manipulation doit être réfléchie, et il faut se protéger d'une morsure éventuelle.

Description

Le corps de cette vipère est robuste et massif. La queue est courte et mince (caractéristique des vipères) la tête triangulaire est nettement déportée du cou avec une corne écailleuse au-dessus de chaque œil. L'œil est rond, mais la pupille est à fente verticale. Sa couleur de fond est grise avec un voile jaune. Cette coloration est couverte de taches brunes parfois légèrement rougeâtres, disposées assez régulièrement tout au long du corps. On note une bande post-oculaire brune jusqu'à l'extrémité arrière de la mâchoire inférieure. Le



Cerastes cerastes ensablée : Notez la finesse du sable. Ici, elle est encore visible, mais lorsqu'elle est entièrement recouverte de sable, il faut sonder le avec le crochet avant toute autre manipulation dans le terrarium.

ventre est blanc, les écailles latérales sont carénées, en pelle, pour avancer facilement dans le sable ou s'enterrer. Avec des contractions latérales et des mouvements ventraux, cette vipère s'enfonce dans le sable et disparaît rapidement. La locomotion se fait par mouvements en S latéraux (sidewinding) produisant un léger bruit de « ruissellement ». L'espèce est ovipare (beaucoup de vipères sont ovovivipares), un aménagement spécial est nécessaire dans le terrarium pour la ponte.

Activité

Elle est partagée, plus active de jour au printemps, elle s'échauffe sous les rayons matinaux du soleil. Activité diurne le reste de l'année.

Température de maintenance

Cette espèce est à maintenir entre 28 et 32 °C avec un point chaud à 31 °C. La nuit la température peut descendre sous les 20 °C. Pour l'hibernation, il suffit de couper le

chauffage de novembre à mars, mais la température idéale pour cette période sera de 12 à 15 °C.

Le terrarium

Il pourra être assez modeste mais d'au-moins un mètre, afin d'offrir un volume suffisamment sécurisant (rien à voir avec l'élevage en racks). Plus le terrarium est petit, plus seront importants les risques d'agression et le danger. L'ouverture sur l'avant devra être à portes coulissantes et verrouillable à clef. Favoriser un terrarium avec une distance de sécurité (largeur) suffisante afin d'avoir un recul pour la manipulation de la vipère avec pince et crochet, en toute sécurité. L'aération est assurée par un tunnel perforé en inox sur l'avant du terrarium et par une plaque perforée sur le dessus et à l'arrière du terrarium.

Agencement

Celui-ci devra être simple et entièrement visible sur tout son intérieur. La hauteur du sable devra

être de 8 à 10 cm, d'une granulométrie inférieure à 0,5 mm, arrondie et sans arrête coupante. Une pierre plate pas trop haute et un refuge pourront être installés mais pas du côté de la porte d'ouverture, par contre une petite coupelle pourra être placée cette fois du côté de l'ouverture permettant un remplissage quotidien sans avoir à ouvrir la porte en grand. Le point chaud sera assuré avec une plaque chauffante de 8 à 16 W à fixer en-dessous sur la plaque de verre sur le fond du terrarium. Il peut aussi être réalisé avec une lampe à infrarouges de 60 W. Le chauffage est couplé à un thermostat avec une sonde dans le terrarium. La minuterie dirigera le chauffage et la lumière (et lampe UVb éventuellement et Infrarouge au-dessus de la pierre), le tout sur une durée de 12h.

Alimentation

Bien que dans leur milieu naturel les vipères chassent essentiellement des lézards et des



Femelle pleine âgée de 5 ans. La ponte ne tardera pas. On distingue assez bien les écailles ventrales incurvées en forme de pelle.

scinques, elles peuvent être nourries sans problème avec des souris et de jeunes rats. Il peut y avoir des problèmes d'alimentation avec les juvéniles, dans ce cas il faut essayer avec des souriceaux (rosés) congelés (cela fonctionne mieux avec du vivant mais le bien-être animal est passé). En cas de refus, il faut recourir au gavage des serpents. Mais c'est compliqué, les jeunes étant assez paresseux pour manger. J'ai parfois réussi avec des lanières de knacks de 2 mm coupées au carré, long de 2 cm en les maintenant individuellement sur de l'essuie-tout. L'élevage se fait entre 28-32 °C. Au départ, l'eau et l'humidité leur sont fatales.

Reproduction

L'hibernation est primordiale pour une reproduction réussie, elle peut se faire dans des boîtes en rack à 15 -17 °C de novembre à mars. Un seul mâle et une seule femelle sont suffisants. Ils seront mis en présence après la première mue. La parade est similaire aux colubridés. Le mâle rampe dans des mouvements saccadés et convulsifs, la tête et le corps sur la femelle. Par la suite, le mâle se place à côté de la femelle et il essaie de glisser l'extrémité de la queue sous la femelle afin que les ouvertures cloacales se touchent. L'hémi-pénis est introduit dans le cloaque

de la femelle. L'accouplement a lieu entre mars et mai. En juillet, la femelle voudra pondre. Elle est nerveuse et se déplace souvent à la recherche de l'endroit idéal. À ce moment, il faut disposer une boîte en plastique d'environ 20 sur 30 cm dans le terrarium contenant des billes de polystyrène. Il est recommandé de se déplacer doucement autour du terrarium, en aucun cas la femelle doit s'affoler. Le mâle a été retiré 2 mois auparavant. Les œufs au nombre de 8 à 20 éclosent à 25-32 °C entre 30 et 60 jours. Il faudra de temps à autre brumiser les œufs faute de quoi ils pourraient se dessécher. Ils seront adultes à 2 ans environ ■

Bibliographie

Allgayer, R. 2013 La reproduction facile en terrarium La lettre PronaturA 2013-1 : 1-4.

Matz, G. & M. Vanderhaege Le guide du terrarium 2004 Delachaux & Niestlé

Internet : <http://www.reptile-database.org/> (Peter Uetz et Jakob Hallermann, Zoological Museum Hamburg, Allemagne)

Photo entête : Jeune vipère à cornes très agressive débusquée près de Tataouine (Tunisie) en 2018.

Texte et photos : Robert Allgayer

1^{er} vice-président - Conseiller scientifique de la Fédération Française d'Aquariophilie



Texte et photos : Elisabeth Bignon

L'âne de Provence

Demandez à un ancien quel âne il a connu ? Il vous répondra presque à coup sûr : c'est l'âne gris avec la croix sur le dos, qui vit en Provence, c'est l'âne de la crèche, l'âne d'Alphonse Daudet...

Bref l'âne de Provence.

Historique de l'âne de Provence

Cet âne était utilisé dans le Sud-Est de la France par les bergers pour la transhumance. Plusieurs circuits de transhumance se déroulaient chaque année la plupart du temps au départ des Alpilles pour remonter jusque dans le Vercors, en Savoie et Haute Savoie, ce qui explique d'ailleurs les autres appellations : âne de Savoie, âne de la Crau, qui lui sont parfois données. Au début du XX^e siècle on comptait plusieurs milliers

d'animaux (environ 13 000 têtes) sur le territoire et puis avec la mécanisation les bergers l'ont utilisé de moins en moins pour, dans les années 60, tomber à environ 2 000 animaux recensés, jusqu'à seulement 330 en 1993.

En transhumance, ces ânes étaient utilisés essentiellement bâtés pour porter de lourdes charges en montagne pour ravitailler les bergers et les troupeaux en altitude. Des bâtés adaptés enveloppant l'animal étaient utilisés. Des photos montrent aussi

l'âne, aux premières neiges, descendant, avec des bâtés spéciaux, les agneaux âgés de quelques jours. Sa morphologie s'est adaptée à son utilisation ce qui explique son ossature forte.

Dans les années 70/80, quelques passionnés ont entrepris de recenser le cheptel et, avec l'aide des Haras Nationaux, ont organisé les premiers rassemblements d'ânes de Provence. Lors de ces rassemblements, par comparaison des mensurations, ils ont proposé le premier standard qui a permis de



faire une première sélection. En 1992, l'Association de l'âne de Provence est née et a continué le travail de recensement pour proposer aux Haras Nationaux et au ministère de l'agriculture de faire reconnaître cette race : c'est en 1995 que la reconnaissance a eu lieu. Des changements sont intervenus pour toutes les associations nationales de race qui sont devenues en 2018 et 2019 « Organisme de sélection. »

Le Stud Book de l'âne de Provence

C'est la troisième race reconnue en France en 1995 et le stud book est fort de plus de 1 500 animaux inscrits. Malheureusement depuis quelques années le nombre des naissances a dramatiquement chuté puisque nous en avons eu moins de 20 dans les années 2017/2018. Les premières estimations pour 2019 donnent au moins 30 naissances. Il naît à peu près autant de femelles que de mâles. Les femelles doivent être confirmées à partir de 3 ans et avant leur première mise bas pour que l'ânon soit dans la race et la saillie doit être faite

avec un baudet (mâle entier passé devant la commission d'approbation qui donne l'autorisation de reproduire dans la race). Pour ce qui concerne les mâles, seuls les plus beaux sujets porteurs d'un potentiel en terme d'amélioration génétique obtiendront l'approbation de



baudet.

Le livre généalogique de l'âne de Provence est un livre ouvert c'est à dire que nous pouvons prendre des ânes d'origine non constatée qui correspondent aux standards de la race car nous ne souhaitons pas passer à côté de sujets exceptionnels d'autant que, dans les montagnes, il y a encore un potentiel important chez les bergers qui ont su garder, malgré la modernisation du transport, quelques ânes qui ne viennent pas forcément dans les concours traditionnels.

Berceau de la race

Le berceau traditionnel de la race est très étendu puisque couvrant 3 régions : une partie de l'Occitanie anciennement Languedoc-Roussillon, PACA et Rhône Alpes ; cela s'explique par le fait que ces ânes étaient utilisés par les transhumants et donc présents dans ces trois régions au moins un moment de l'année avec les moutons.

Standard

1 - C'est avant tout un âne rustique, solide, à ossature forte, qui ne craint pas de porter de lourdes charges même en terrain accidenté. Calme et patient, il est facile à dresser.

2 - **Taille** : à l'âge de 3 ans la taille souhaitée est de 120 cm à 135 cm pour un mâle, 117 cm à 130 cm pour une femelle.

Une tolérance est admise en présence d'animaux présentant un type et une conformation excellents.

3 - **Robe** : la robe la plus typique est de type "gris tourterelle" (reflet rosé). Mais selon les sujets, le gris peut varier des teintes très claires aux teintes foncées, avec sur le dos une bande cruciale bien marquée,



toujours présente. Ces différentes teintes de gris sont toujours uniformes, à l'inverse des robes "poivre et sel" des ânes de type andalou.

Toutes les autres robes sont exclues.

4 - **Tête** : plutôt forte. Le chanfrein, large, est rectiligne parfois terminé par un bout de nez fuyant.

Le tour des yeux est souvent éclairci.

Le front, les oreilles et le bord des yeux sont presque toujours teintés de roux.

Le bout du nez est généralement éclairci.

Les yeux en amande sont cerclés de noir.

5 - **Oreilles** : les oreilles sont plantées au sommet du crâne et orientées vers l'avant lorsque l'animal est attentif.

6 - **Encolure** : épaisse de longueur moyenne.

7 - **Membres** : solides, à ossature forte, pouvant être marqués par le dessin de zébrures plus ou moins nombreuses. Souvent on notera au moins une zébrure dessinée en

diagonale sur les antérieurs, au niveau des avant-bras.

8 - **Corp** : dos fort et droit, le rein est court et musclé et la croupe est épaisse et ronde.

9 - **arrière-main** : croupe épaisse et ronde.

10 - **Sabots** : plutôt forts.

Contrôle de filiation

Afin d'assurer une traçabilité et un contrôle qualité, la commission du Stud Book de l'âne de Provence a mis en place une procédure de contrôle de filiation pour les petites femelles qui naissent. Au moment de l'identification sous la mère, une prise de sang est effectuée à la mère et à la petite ânesse pour contrôler par comparaison ADN s'il s'agit de la bonne mère et du bon père (déclaration de saillie) puisque les boudets agréés ont eux aussi un prélèvement sanguin afin de connaître leur génotypage.

Cela permet d'identifier avec certitude la femelle et de connaître parfaitement sa lignée.

Les Rendez vous de l'âne de Provence

Il y a des rendez vous incontournables si vous voulez voir des rassemblements d'ânes de Provence et des éleveurs.

Nous démarrons ces rendez vous de bonne heure avec Cheval Passion à Avignon, en principe la troisième semaine de janvier.

Le premier rassemblement de l'année se tient le deuxième mercredi de février à Saint-Martin-de-Crau pendant la foire du mérinos. Au cours de ce rassemblement sont examinés : les candidats au registre des hongres, les femelles à confirmer à partir de 3 ans pour produire dans la race et les ânesses à titre initial, saillies par





un baudet agréé, pour entrer au Stud Book de l'âne de Provence. Un concours de modèles clôture ce rassemblement.

Fin février/début mars les ânes de Provence participent au Salon International de l'Agriculture pendant 8 jours à Paris.

Un mâle et une femelle sont sélectionnés et participent au Concours Général Agricole. C'est une grande récompense pour un éleveur qui couronne le travail de

sélection dans son élevage. Le mâle participe au Trophée national de l'âne, compétition officielle qui réunit un mâle de chacune des 7 races reconnues en France ; cette compétition comprend 6 épreuves : complicité, bât, traction de précision, traction de force, maniabilité attelée aux points et maniabilité attelée de vitesse.

Les journées nationales de l'âne de Provence se déroulent sur deux jours à Uzès au sein des Haras

Nationaux.

Durant ces deux journées des épreuves du PEJET (parcours du jeune équidé de travail) organisées par la SFET (Société Française des Équidés de Travail) ont lieu : modèles et allures, éducation, travail en main, travail à pied, Bât, Attelage, traction... plus les épreuves de qualification loisir et les épreuves d'équidés-cup (bât, traction et attelage) pour les ânes âgés de 4 ans et plus.

Organisation de la filière

A l'heure actuelle les 7 races reconnues par le Ministère de l'Agriculture et l'IFCE sont :

- Deux races grises avec la croix de St André : l'âne de Provence et l'âne du Cotentin ;
- Deux races marrons avec la croix de St André : l'âne normand et l'âne bourbonnais ;
- Le baudet du Poitou.
- Le grand noir du Berry
- L'âne des Pyrénées

Ces 7 races sont regroupées par la fédération France ânes et mulets.

France Ânes et Mulets est l'une des composantes de la maison mère des équidés de travail : la SFET. Les deux autres composantes de la SFET sont les 9 races des chevaux de trait et les 9 races des chevaux de territoire ■



Vous trouverez tous les renseignements sur le site internet de l'Association de l'âne de Provence :
www.anedeprovence.org





Le mouton des landes de Bretagne

Encore appelé Landes de l'Ouest, cet animal reste le survivant des moutons qui peuplaient autrefois le littoral, de l'Aquitaine à la Bretagne jusqu'aux côtes hollandaises et anglaises.

Il semble tout à fait disparu, lorsqu'en 1985 soixante d'entre eux sont retrouvés en Brière. Un programme de conservation les sauve in extremis de la disparition.

De petite taille, toutefois un peu plus grand et plus lourd que l'Ouessant, ce Breton porte une toison

blanche pour la plupart, de grise à brun foncé pour les autres. Les membres sont plus ou moins tachés.

Il arrive que certains mâles soient cornus.

Il ne prétend certes pas à concurrencer les races productives. Par contre, il en remonterait à bien d'autres par sa très grande rusticité et sa conduite aisée.

Il offre une production typée, tardive, appréciée pour son originalité et sa saisonnalité. ■





<https://www.fedeaqua.org/nouvelles-especes-decrites>



Transhu-

**Causse
des garrigues**

Raïole

**Rouge du
Roussillon**



Photos : Hubert Germain

